

Suisse

par Fiorenzo M.

Table

Suisse	1
Val d'Iliez – 1960	1
Matten Sankt Stephan - 1961.....	4
Giswill – 1959	5
Ennenda - 1959	8
Ambri -1962.....	10
Gnosca – 1963.....	12
Vogorno – 1964	14

Seul, jamais je ne visitai les villages suisses où, l'été, je travaillai entre 9 et 16 ans. Toujours, j'y allai avec des amies pour me remémorer et leur raconter, fier, les anecdotes d'une vie qu'elles ne pouvaient que juger trop rude.

J'atterris à Genève où, en ma dix-septième année, je passai un mois pour améliorer mon français. J'ignore si je l'améliorai, mais, au retour au village, tous furent ébahis devant une chemise à fleurs inspirée par une chanson de Antoine.

Espérant que mon existence, réactualisée par les mots d'Enzo, l'enfant que je fus, s'améliore, je commençai mon tour de Suisse.

Val d'Iliez – 1960

Sankt-Moritz

Sortir au moins une fois par année du village ombreux, sis au fond de la vallée, est pour sa mère une nécessité que sa mère à elle ne peut pas comprendre : « T'as toujours des idées bizarres, comme ton fainéant de père ». Fin septembre, tout au long de la vallée, bandes de jeunes paysannes donnent l'assaut au train pour Tirano, où, s'abritant derrière l'excuse du rosaire, elles vont lorgner les étaux pleins à craquer arrangés pour la fête du raisin. Derrière le sanctuaire, collé à sa maman, solidement agrippé à une glace au chocolat, il regarde le petit train de Sankt-Moritz s'enfoncer tintinnabulant entre les maisons grises, enserrées dans des montagnes qui ignorent encore le sublime du Bernina : « il va dans le pays où ton papa achète le chocolat ». S'il n'était pas un petit garçon, elle eût ajouté : « Et le pays qui vole mon homme dix mois par année. »

Son père parlait souvent de San Moritz — qui, comme il le prononçait, perdait le « t » et gagnait une trainée de « z » — cette ville de gens riches et importants pas loin de Wiesen, le village avec des milliers de mètres cubes d'épicéa où il travailla dès son retour du camp de Katowice.

Saint-Maurice

Cette fois-ci on allait à San Moritzzzz en passant par Milan, mais ce San Moritzzzz n'était pas le Sanct-Moritz des riches, le Sanct Moritz du petit train rouge, mais Saint-Maurice, un village pauvre comme le sien pas loin de Montreux, ville de riches sur le lac Léman. Ce fut sa première et seule année dans un canton francophone. Et si, dans les cantons alémaniques, il avait appris les quelques mots dont il avait besoin dans les magasins, dans le Valais il baragouinait, orgueilleux, les deux ou trois mots appris à l'école.

Un grand homme blond, le patron, les accueille à Saint-Maurice, les conduit à Val d'Iliez (sur les lèvres des bûcherons, ce village aussi a un « z » qui ne laisse pas sa place), stationne son énorme jeep à côté de l'église et, avant d'aller chez le maire, les invite sur la terrasse du café du village. Encadrée par le vert jaune des prêtres et le vert foncé des épicéas une longue bande marron avec quelques ilots verts va finir sur le dos bombé d'une montagne qui annonce, tout en douceur, les cimes découpées des Dents du midi. « Tu vois tous ces chablis ? nous allons les couper et monsieur Rieder les fera transporter à Sanct-Stephan sur de gros camions », lui dit son père en souriant au patron qui explique que le terrible foehn de 1959 avait déraciné des milliers d'arbres : « une année de fin du monde pour Val d'Iliez ».

Fin du monde

Mais la vraie fin du monde doit encore arriver : elle est prévue par la « communauté du mont Blanc », une bande de fous qui s'est réfugiée au pavillon Gehovonise à 2200 mètres d'altitude sur le massif du Blanc, pour le 14 juillet 1960 à 14 : 45.

Quand son père annonce qu'ils prolongeraient la pause du midi pour que les vagues les emportent bien reposés, Franco, le barillet d'où on tire souvent des remarques ironiques, réplique que se reposer deux heures, sous la tyrannie de Battista, c'est bien ça la fin du monde ! Qui au débardage et qui écorce à mi-parcours du téléphérique montent à la station de chargement — il vaut mieux être le plus en haut possible pour fuir le déluge ! — ; ce fut la pause la plus bruyante et joyeuse de tout l'été : accompagnés par la guitare de Emilio et la mandoline de Rinaldo, tous chantent à tue-tête. Tous, mais pas lui qui ne connaît mot de ces chansons à la mélancolie indifférente aux couacs. Si un autochtone eût passé, il eût certainement colporté la nouvelle que les Italiens ne pensent qu'à chanter. Même le bûcheron valaisan qui ramassait les hêtres négligés par Rieder et qui disait à sa femme que ces Italiens, qui travaillaient dix ou onze heures par jour, tous les jours, étaient de vrais fous, même ce bûcheron, bien installé au café avec l'autochtone devant son bock, n'aurait pas défendu ces fous — nul n'ignore qu'il suffit de s'agrouper, pour qu'une membrane protective se forme, rendant l'osmose avec l'extérieur presque impossible — ils sont fous, extravagants, peu importe que la cause soit un excès de travail ou d'allégresse. Ils sont différents.

L'heure fatale s'approche accompagnée par des nuages qui, las de batifoler au-dessus de Monthey, s'élançant en rangs serrés en direction du Blanc, pour se moquer de la bande de fous ou, pourquoi pas? pour observer le soulèvement de leurs filles, les eaux, prêtes à soumettre les terres qui les emprisonnent depuis l'éternité. Quand, vers 14 :40, les instruments se turent, la crainte est bien assise dans son âme qui, si elle pût s'exprimer outre que pour la tension submergeant son corps, elle eût demandé au terrible Dieu de Moïse de les épargner. Les hommes aussi, sans plus les chaînes de la musique et du chant, abandonnés à eux-mêmes, dérivent dans la brume de la crainte, comme leurs ancêtres quand les mots sibyllins tombaient des oracles. Tout le monde, même la nature retint son souffle : 14 :45, rien; 46 rien; 47 encore rien... À quinze heures son père, d'un ton qui ne cache pas le regret du temps perdu, annonce que la messe est finie et que, jusqu'à huit heures tout le monde reste là-haut à écorcer — il faut quand même récupérer l'heure perdue !

Le ferme

Une marche d'une vingtaine de minutes sur un sentier tordu et bossué par les arbres déracinés qu'un travail éreintant transforme en Francs pour les familles lointaines, mais n'ayant aucune compassion pour ce garçon qui, les pieds prisonniers des ramées, renverse, parfois, un peu trop de lait. Impossible d'oublier sa première rencontre avec la saleté grise, uniforme, dense, sans âge, enveloppant gens, animaux et choses de la ferme : prés en pente tachetés de fumières où se chevauchent, faux, fourches, râtaux, hottes ; étable en bois rond vermoulu collée à une maison écrasée sous un toit en bâtière couvert d'énormes pierres non équarries ; chèvres venant à sa rencontre pour quémander le sel qu'il n'a pas ; vaches couchées s'échangeant des meuglements pour se confirmer qu'elles l'ont bien vu ; bouses fraîches qu'un veau vient de déposer à la porte de la chambre avant de se coucher près de sa mère ; paysan barbu qui disparaît se balançant avec deux seaux graisseux d'où coule une mousse jaunâtre ; poules picorant sur la fumière, d'autres se promenant sous la table de l'énorme cuisine près d'une baratte striée par ce qui a sans doute été de la crème ; deux fillettes vêtues de simples chemisettes à mi-fesses se cachant derrière la courtaude grasse et sale qui les a sans doute mises bas.

Retour

Attendre que le patron vienne vérifier l'état des travaux ; attendre, assis sur la valise, le train pour Milan ; voyager sans décoller le nez de la fenêtre même dans le noir bruyant du Simplon ; suivre son père serpentant à la recherche du train à la gare Centrale ; courir timide vers la mère qui descend l'escalier, hiératique et fière de ses deux hommes.

« Enzo, l'école est commencée depuis une semaine. »

Matten Sankt Stephan - 1961

Scierie

Le vent que lève l'agitation du travail, insouciant des saisons, dépouille l'arbre de la langue et ne lui laisse que quelques mots, pauvres, essentiels : rocs où se brise et bourdonne l'autre idiome qui entasse des consonnes réfractaires aux sonorités de sa langue maternelle.

Il avait toujours affectionné l'absence de mots, mais, à la Holzwerk Rieder de Sankt-Stephan, éraflé par les rares sons étrangers et étranges — attroupement de consonnes étranglant le ruissellement des mots qui rend cette langue barbare semblable au cri nocturne des effraies — qui ponctuent cette absence, il regrette les détestés cailletages du village.

Son âge seul lui permet de sortir de l'isolement : ils sourient à son jeune âge, ils posent une main sur l'épaule de sa jeunesse, ils s'approchent de son adolescence, ils sourient à sa jouvence : pour ces barbares rauquement habillés il n'est qu'un âge : sans rêves, sans solitudes, sans désirs : son corps est une simple abstraction où le temps s'est arrêté.

Mais, même les lieux les plus normalisés cachent des coins où se nichent des exceptions et, à Sankt-Stephan, l'exception se nichait dans Karl, un mongolien, que ses taches mentales rendaient inapte aux tâches fixes et qui, dans le jeune Italien, ne voyait pas que la jeunesse. Karl le voulait souvent assis à ses côtés lors des longues et fréquentes pauses cigarette où le mégot de la première allumait la deuxième et, souvent, la troisième ne s'éloignait pas de la règle. Ses pauses où jusqu'à quarante *Stella filtre* brillaient, n'ont apparemment pas de causes : elles sourdent de nulle part, de toute part de cet esprit que l'enfance a gardé dans son giron. Une seule règle l'emprisonne : à l'heure de la prière, quand les travailleurs turcs arrêtent net et, au sommet de la pile de planches, s'agenouillaient et dirigent leur visage vers la Mecque, il se met toujours en pause : le balancement des culs le fait rire : il frappe des pieds, tire par la manche son jeune aide-pause pour jurer comme un charretier quand le mégot lui brûle les doigts.

Les papiers officiels de travailleur le fortifient, le font homme malgré ses douze ans surtout quand, tous les quinze jours, il passe devant l'étroite fenêtre où une main féminine lui tend, à lui comme à tous les hommes, l'enveloppe contenant les francs qui lui apporteront la *Omega* longtemps convoitée.

Dimanche

Le dimanche après-midi, la vaisselle revenue dans les armoires, sa mère se faufile dans le lit où son père attend. Lui aussi, couché dans la grande chambre à côté, l'âme dans les oreilles attend. Ils parlent... ils murmurent... le lit grince... il râle... elle gémit... elle crie... elle rit... ils parlent : ce fut son éducation sexuelle.

Giswill – 1959

Traversée des Alpes

L'interminable voyage entre la Valtellina et Giswill est ponctué d'arrêts réguliers pour qu'il puisse rendre, sans trop salir la voiture toute neuve de l'épicier du village. Libéré l'estomac, relevée la tête, les pieds bien cloués au sol pour oublier ses faiblesses, pendant que les hommes terminent leurs cigarettes, il regarde le paysage à la recherche de bizarreries qu'il puisse se raconter et raconter aux copains. Mais, tout ressemble à sa vallée : montagnes comme ses montagnes ; prés comme ses prés ; forêts comme ses forêts ; torrents qu'on eût dit torrents de sa vallée ; gens à la démarche de ses gens, habillés en couleurs comme ceux de l'autre côté de l'Adda ; vaches, chargées de sonnailles aux notes cavernueuses, inondant, accroupies, la route comme celles qui lui faisaient regarder honteux les rares voitures perdues dans l'interminable vallée vers l'alpage. Sous la coupe des superstitions — rogations, chandails battus pour que le diable s'en aille du corps de l'enfant, dépôt de la colère dans l'église de saint Jérôme, appel de l'herbe au mois de mars... — il ne trouve nullement étrange qu'on sanctifie un coq et qu'on le pose sur les clochers. Son père avait déjà travaillé dans le canton San Gallo, et si, en Suisse, le coq, que dans sa langue se dit « Gallo », est sanctifié il est logique qu'il fasse ses appels matinaux du haut du clocher. À vrai dire il y a une chose qu'il trouve étonnante : ces noms remplis de consonnes (Altdorf... Erstfeld... Schwytz...) impossibles à prononcer ; noms-persiennes laissant entrevoir les chambres dépouillées d'une langue sourde, gardiens de sons sans roulades, sans allegretto, bas, sombres.

Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard, lorsqu'il fit le même parcours, qu'il nota certaines différences : les toits étaient plus pointus, les maisons plus blanches, les paysans plus barbus, les courroies de sonnailles plus fleuries, les balcons plus rouges, les inscriptions sur les murs des maisons plus longues, les gardes-frontière suisses bien plus compassés que les carabiniers italiens.

Vers quatre heures du soir, la millecento enfumée, traverse Giswill et emprunte un chemin que le va-et-vient des camions chargés de troncs pimente de trous qui, puisent un tas de jurons de la bouche du chauffeur et sont sans pitié pour son estomac à bout de charge. « Pas encore une halte-vomi! », s'écrie son père. Oui, la dernière.

Caserne

Pour occuper son temps on lui donne de lourds travaux inutiles à la station de débardage où son père s'occupe du treuil et d'empiler les troncs. Un jour, une équipe de la télévision suisse vient filmer père et fils pour montrer... il ne comprend pas l'intérêt qu'il peut y avoir à montrer aux Suisses ce bucheron musclé et ravi d'une entrevue dont les seules réponses étaient « yo... yo... yo » et cet enfant rachitique, honteux du sourire orgueilleux de son père.

Leur maison était une caserne désaffectée envahie par les souris qui, parfois, la nuit, glissaient dans les pantalons restant parfois tranquilles jusqu'à l'appel des cinq heures. C'est à côté de la caserne qu'un garde forestier prendra la photo qu'il gardera longtemps, orgueilleux, sur son bureau.



Sortir de la caserne, remplir d'eau le chaudron, y jeter une boîte de café, l'accrocher et le décrocher de la crémaillère, et, une fois le marc déposé, transvaser le café dans un seau, c'est la tâche de Piero. Pour qu'il ne tombe pas dans les pièges de la paresse, son père lui assigne la suite des opérations : enlever les étiquettes des boîtes de lait condensé sucré, les ouvrir — tu dois enlever complètement le couvercle ! Ce qu'il aimait bien faire, car, pour récupérer le couvercle, il glissait un doigt dans le lait et le léchait sous le sourire bienveillant de Piero : les pièges de la paresse sont sans doute évités, pas ceux de la gourmandise — jeter les boîtes dans le seau, bien remuer afin qu'elles soient propres, les enlever et battre le rappel en frappant sur la table avec la spatule à polenta.

Ceux qui fument la première Stella, rentrent pour remplir leur gamelle et, au passage, tirent les couvertures des traînards, dont les jurons font fuir les dernières souris.

Traversée des lacs

Après avoir chargé sapis, haches, passe-partout, scies, tireforts... sur le camion qui les précédera à Ennenda, pantalons propres, souliers du dimanche et débardeurs blancs passés à l'eau de javel, ils attendent les voitures des deux pays qui auront parcouru 200 kilomètres à travers les Alpes, pour un trajet « utile » de 150 Kilomètres.

De Giswill à Ennenda, des arrêts pour soulager la soif de bière, de repos et de démarches de femmes, mais aucun arrêt pour soulager son ventre, ce qui le vide des peurs et remplit le père d'orgueil.

Une petite heure enfumée, stationnement à Lucerne à côté de la Jesuitenkirche, marcher la tête ballottée par des palais solides comme des montagnes, traverser Kapellbrücke (une enfilade d'étroits fenils vides), passer devant l'hôtel schweizerhof inaccessible pour des hommes en marcel, prendre une glace sur un terrasse au bord du lac où les clientes observent mi-méprisantes, mi-amusées ces étrangers fleurant l'épicéa qui les observent hardiment timides.

Suivre le lac de Lucerne jusqu'à Küssnacht, passer un isthme d'un couple de kilomètres et glace et bière à Immensee sur le lac de Zoug devant une usine Karaventa. S'en aller sur la plage, observer des mystérieux oiseaux glisser immobiles, regarder son père agitant mains et bras pour communiquer avec Karl le patron, « un homme riche, mais humble » comme lui dit son père qui ignore que Karl ne s'appelle pas Karaventa, mais Garaventa comme il découvrira cinquante ans plus tard, lorsqu'il apprendra, en même temps, que le petit fils de cet « homme humble », était propriétaire d'une entreprise avec des milliers d'employés, et que son grand-père, Giuseppe, de famille ligure, était arrivé en Suisse au XIXe siècle analphabète.

Ennenda - 1959

Tronçonneuse

Très orgueilleux de sa résistance à tirer le passe-partout, son père s'oppose à l'achat d'une tronçonneuse, simple « bruitophone pour feignasses » — les feignasses étant les forestiers qui « s'épuisent même à marteler ». Sa résistance à l'achat fond comme neige au soleil lorsqu'un vieux feignasse, chauve et pansu, coupe trois gros arbres pendant que le duo le plus endurant de l'équipe, n'en abat qu'un. L'année suivante son frère et lui bichonneront à qui mieux mieux la McCulloch superbement jaune qui trône au milieu des outils dédaignés.

Chamois

Observer, bouche bée, un troupeau de chèvres, légères et téméraires, vagabonder sur les parois impossibles du Schilt, se dire que dans le pays du chocolat tout à possible même des chèvres aux sabots collants, regarder confus Ugo qui lui pose, souriant, une main sur l'épaule : « Ces chèvres ne sont pas des chèvres, mais des chamois, des chèvres plus agiles et plus casse-cou que les chèvres, des animaux sauvages. »

Sauvage le chamois ? Les animaux sauvages, lions, tigres et éléphants, ne vivent pas attroupés, ils parcourent libres et solitaires les terres étranges des Raja et des hommes en turban, féroces ils pénètrent dans les villages et dévorent les enfants. Sauvage le chamois ? Il ne sait pas si le chamois est féroce, mais il vit là où les humains ne peuvent pas vivre, même pas les chèvres, seules les aigles le peuvent, mais les aigles ne sont pas des animaux sauvages, ils sont des oiseaux.

De son poste de guet il les observe bondir de roc en roc, foncer vers la pinède, se coucher, ruminer et observer immobiles les grumes filer sur le téléphérique. Il aime les chamois autant que les fourmis, même un peu plus.

De retour à l'école, il parle du troupeau de chamois, chèvres plus chèvres que les chèvres, à ses copains incrédules, dont les « menteur » échangés tout bas l'éloignent quasi compassé. Sûr de ne pas mentir faire du chamois une pierre sur laquelle construire sa singularité, avec la cravate que, lui seul, parmi les communiantes portait, avec les souliers gris aux lacets blancs que sa mère affectionnait tant. S'abandonner sanglotant dans les bras de la mère qui ne dit mot.

Guet

S'endormir bercé par l'amour-propre quand il entend son père convaincre l'équipe qu'il est assez grand pour rester seul douze heures à faire des signaux au motoriste. De son poste de guet, une minuscule saillie difficile d'accès à quelques mètres du câble porteur, dans le champ de vision du motoriste, il voit les deux hommes qui, sur le parterre de coupe, tirent le lourd trapèze vers les grumes, maudissant dieu et la vierge au moindre grippage. Douze heures, prêt à agiter les bras pour signaler au motoriste de tirer, de bloquer, de lâcher. Douze heures à s'ennuyer.

Il a beau agiter ses bras fébriles « arrête... arrête », Ugo ne le regarde pas. Un sifflement et le câble tracteur serpente à quelques mètres de son poste. Après un froid « Il aurait pu y laisser sa peau », son père submerge Ugo et dieu d'une vague de jurons si poétiques que seul Satan a pu les lui suggérer,

Achats

Sérieux, le pas un peu trop long, s'approcher du magasin en se répétant les mots, toujours les mêmes, inutiles : Guten Tag, Brot, Kondensmilch, Kartoffeln, Sbrinz, Kaffee, Maismehl, Dankeschön.

Le sourire attendri de la marchande lui offrant une tablette de Nestlé, le paysan, insensible à ses gestes de protestations, l'accompagnant en Jeep au pied du sentier sont les conséquences d'un plissement enfantin des yeux qui voudrait être un refus de l'apitoiement. Monter le sentier escarpé deux fois par semaine, deux fois trop chargé, s'arrêter quelques minutes quand les mots d'ordre « je dois y arriver » n'atteignent plus les muscles, se fouetter avec des « pas plus de deux heures, pas plus de deux heures » : il a neuf ans et à neuf ans, comme lui disait son grand-père, on est un homme ou on ne le sera jamais.

La fierté de son père annonçant qu'il a tout porté en un seul voyage et le sourire satisfait qui dit haut et fort : « un jour tu seras un bûcheron fort et résistant comme moi ».

Ambri -1962

Train

« Ils virent Gowan glisser un bras sous celui de Temple, perçurent une fugitive vision de flanc et de cuisses. » Agité par la lecture, tendu par la peur que l'on reconnût le livre, anxieux par l'inconnu qui l'attend à la gare Centrale, il ferme le livre, le glisse dans une poche du veston et regarde ostensiblement le paysage.

« C'est beau à voir un garçon qui lit. Que lis-tu ? Lui demande la grasse dame à côté.

— Un... un livre.

— Je vois mon cher. Mais, quel livre ?

— Sanctuaire.

— Ah... c'est bien. Quel sanctuaire ?

— Hum... un sanctuaire américain.

— C'est bien, c'est bien. »

Et elle replonge dans sa revue féminine.

Chercher le train pour Zurich dans la fourmilière de la centrale, s'assurer que c'est bien le train pour Zurich et qu'il s'arrête à Bellinzona, « Tous les trains s'arrêtent à Bellinzona », répond le contrôleur s'adressant à sa valise disproportionnée.

Deux heures d'attente à Bellinzona. « *Tu t'imagines, que je n'ai pas vu ton nom, là où il est écrit, sur le mur des chiottes ?* » Fourrer la tête embrouillée dans l'atmosphère grise et collante de Sanctuaire, ce livre sacré qui avait échappé à la censure du curé.

Personne ne l'attend à la gare d'Ambri et pourtant sa mère lui avait bien dit que son père serait là. Il entre dans le village qui n'a rien d'un village suisse et où les gens parlent un dialecte assez proche du sien. La porte est fermée. Il s'agite, il demande si c'est bien là qu'habite une famille d'Italiens, « Oui, c'est ici. » L'attente n'est pas longue : « Je leur avais dit qu'ils étaient en retard... des têtes de mule, ton père aussi, ils sont saouls et ils chantent attirés par... par une serveuse aux bras nus. »

La demeure

Seul son oncle vit dans une maison, les autres sont parqués dans une baraque, une vraie baraque : murs en planches ajourées non dégrossies et toiture en papier goudronné et tôle. Elle est divisée en deux par une jointive : surélevé de quelques centimètres, la chambrée avec plancher en bois jonché de foin recouvert de draps de chanvre jaunâtres. Trois hommes d'un côté, trois de l'autre, séparés par les valises et des boîtes de nourriture de réserve ; il sera le quatrième, mais pas du côté de son père, bien sûr !

Le séjour avec sol en terre battue, des touffes d'herbe sous les bancs, un foyer au milieu, pas de cheminée, pas d'eau courante, pas de table, pas de chaises, des gamelles, des écuelles, des boîtes sur des planches, des marmites pas terre, des aliments périssables dans un bac couvert d'un filet.

« Il a toujours les yeux dans le livre, il va devenir aveugle ! »

Galehaut fut le livre

Piero dort à côté... « *Je continuais à sentir les tressaillements dans ma culotte à l'approche de sa main...* »... j'approche ma main de sa culotte et je le caresse jusqu'à ce que ce qu'advienne ce qui doit advenir.

Trois ans plus tard, le chapitre 5 de l'enfer lui montra que l'enfer est pavé de bonnes publications et il lia son Faulkner à son Dante :

« Galehaut fut le livre et son Faulkner :

Et ce jour là j'allai bien avant... »

Une vingtaine d'années plus tard, il accueille sous une décharge de bonheur l'annonce de la mort du témoin.

Gnosca – 1963

Causalité ?

L'air est cristallin et les voix aussi : simple conjonction ? causalité ? difficile à dire, certes, mais si la facilité, parmi ces bûcherons italiens vivant ou, mieux, dormant dans des baraques construites à la hâte pour qu'elles résistent au moins une saison — une saison de trois saisons — eût eu une place, on l'eût nommée causalité, mais elle n'en avait pas et, même si elle en eût eu, des mots abstraits comme « causalité » n'eussent pas voilé leurs esprits, ce soir-là où l'air et les voix étaient si cristallines.

Tous les soirs, Emilio, le seul que sa famille accompagnait, déposée la tronçonneuse, accroché le béret, enfilée sa chemise, changés ses brodequins pour des chaussures plus légères, allait rejoindre sa femme et ses deux enfants au village. Tous les soirs, de grasses allusions de ses camarades, aux désirs naviguant des mois sans espoir d'accoster, soulignaient son départ. Ce soir-là, il en avait décidé autrement ou bien l'air en avait décidé autrement : il lui passe la tronçonneuse pour qu'il la dépose sous l'appentis et lui demande de sortir la guitare dont les accords convient les sept hommes à s'allonger sur l'herbe. Après deux chansons mélancoliques jurant avec l'atmosphère, son oncle se rappelle d'avoir femme et enfants au village : « Descends et dis à ta tante que je dors ici. »

La course

Se lever lentement, très lentement, et lentement s'éloigner de la baraque ; trainer pour qu'ils pensent qu'il part à contrecœur, pour qu'ils croient qu'il ne voudrait pas y aller, c'est le contre-feu empêchant que l'exultation lui brûlant le corps se manifeste trop à découvert. Au bout de la clairière, la voix de son oncle lui ordonnant de se dépêcher, met le feu aux muscles qui dévalent la sente oublieux de l'esprit. Réveillé par le cri du vieil égrillard : « T'as envie de tâter les pommes de ta tante, hein ! », l'esprit reprend le contrôle et ordonne aux jambes de ralentir, mais, pas avant d'être cachées dans la hêtraie ! Son secret donné en pâture au monde eût atteint sa tante. Vieux porc barbu ! Vieux cochon suisse ! Porc, porc, porc... Ce « porc » s'enfonce dans son borbier et libère une culpabilité tendre et douloureuse qui l'enveloppe, l'engourdit et l'étend.

« Fatigué ? » Le fils du vieux paysan, montant chercher le lait, le sort d'une courte torpeur (très brève selon sa montre) bien qu'une infinité de sentiments se fussent longtemps bousculés aux grilles de la conscience. Non, il n'est pas fatigué. L'eût-il dit au vieux cochon ? Eurent-ils ri de son secret ? La torpeur se transforme en une tendre envie de se cacher dans un trou, de se perdre dans la vallée... de disparaître.

La tante

Dents serrées, larmes barrées, cris étouffés, certain que sa tante sait tout — comme Dieu faisait tout assavoir au prêtre à confesse — marcher plane-plane pour retarder l'explosion de honte, traverser impassible les cris joyeux des cousins, offrir sa tête confuse au hansart qui l'attend dans la cuisine.

Contrariée, irritée contre son mari, elle ignore le marmot qui, ayant échappé à la honte, ne la contemple plus comme un marmot.

Comme le bec de l'oisillon se lève pour la becquée ou se cache sous l'aile par peur des rapaces, ainsi, son regard, animé par le désir, se lève vers la lumière du visage pour retomber à terre sous le poids de la peur.

S'étaler dans le grand lit et l'attendre en déchiffrant les bruits jusqu'à ce que sommeil s'ensuive. Être réveillé par les pleurs de l'enfant, contempler les cuisses que le penchement libère, fermer les yeux pour qu'elle ne sache. Caressé par la chaleur, glisser vers elle, se raidir quand la main touche le bras et attendre un geste impossible.

Réveillé par la radio, s'enfoncer pendant quelques minutes dans la chaleur qu'elle a oublié sous les draps.

Vogorno – 1964

Fatigue.

Son premier jour de travail après des mois d'études, les grumes de hêtre ne se gênant pas de peser plus que lui, fouettent ses muscles qui envoient des signaux de détresse toujours plus clairs à tout ce qui l'entoure : à son oncle aussi qui, observant cet étudiant ahanant marcher, les jambes de plus en plus pliées, souffle en le dépassant : « Moi... à ton âge ! ». L'humiliation relevée par la rage et la haine alimente ses muscles et raidit le cerveau désormais insensible aux appels de la fatigue. Encore, encore, encore. À la fin d'une journée infinie, un mot affectueux de Lino ouvre les vannes lacrymales.

Nul besoin de cet épisode pour lui confirmer la justesse d'entreprendre les études qui l'exemptent de la vie des bûcherons où au poids de vivre s'adjoint le poids des grumes imperméables à la souffrance, où les heures durent des journées et les journées de travail 12 heures, où, la nuit, les aiguilles d'épicéa massent leurs muscles pour qu'à l'aube ils soient prêts pour de nouvelles heures qui durent des journées, où la mort se promène indifférente aux besoins et aux affects de leur famille lointaine. Abattre, écorcer et transporter des arbres qu'une chaîne de travail transforme en papier pour qu'une imprimerie le remplisse de signes dont l'étudiant se charge, évitant ainsi les meurtrissures physiques, c'est ça la tâche du bûcheron.

Des signes tracés sur du papier officiel déposeront le fils du bûcheron dans un bureau où, pour gagner sa vie près de sa femme et entouré d'amis, il déflore le papier qui a évité les presses ; il s'embête dans des réunions inutiles ; il tape pendant des heures sur le clavier et, n'ayant oublié ni les grumes de hêtre ni les souris de Giswill, il chasse toute compassion pour les collègues que le terrible syndrome de la souris va sans doute emporter.

Risque

« Tu verras, nous le ferons, nous deux, tout seuls. Un mois, pas plus d'un mois et nous achèterons une Millecento. » En un mois, exactement en un mois ! les escarpements, malgré leur résistance farouche, malgré leurs ruses et leurs suppliques, sont dénudés : fentes et mamelons à l'air, ils attendent que le Verzasca, emprisonné par le barrage, les revête de sa robe limpide.

Dès la ligne de coupe, père et fils observent la chevelure ébouriffée d'un vieux hêtre enraciné sous un surplomb qui cache un tronc sans doute fort ridé. La falaise étant pratiquement inaccessible, qui corder pour atteindre la souche ? Le père bien plus expert que le fils devrait descendre, le père bien plus solide devrait assurer. Ce sera le père qui assure et rassure.

La droite agrippée à la corde, la gauche tirée vers le fond par la tronçonneuse, les yeux titubants entre gouffre et corde, les pieds agités par la peur, jamais sûrs de l'appui, lentement, très lentement il descend.

« J'y suis. Il crie, les brodequins bien plantés dans une brèche entre hêtre et roche.

— Installe-toi bien, avant de la démarrer.

— Je suis bien installé. »

Une brindille cornue caresse le dessous du hêtre qui se tient bien solide orthogonal à la pente. D'un coup de pied, il casse la brindille. L'arbre, avant de le punir, le laisse se réinstaller dans la brèche, sans lui permettre de démarrer la tronçonneuse : au ralenti et puis, d'un coup sec, il appuie son tronc à l'éperon de roche qui entoure ses jambes et lance en l'air ses racines emmêlées que le bûcheron imberbe regarde médusé, sourd aux appels du père.

Les cailloux qui abandonnent les racines et roulent vers sa brèche le sortent de sa torpeur.

« Éloigne-toi de la souche, vite.

— J'ai les pieds dans un trou.

— Laisse tomber la tronçonneuse. Accroche-toi à la corde. Ne touche pas l'arbre.

— J'ai libéré les pieds. »

Il ne lâche pas la tronçonneuse, rejoint son père et la coupe continue.

Le jour suivant l'énorme hêtre abandonné par sa brindille reposait sur le fond du gouffre.

Châtaigner.

Attirés par le bruit de la tronçonneuse, les habitants de Vogorno viennent assister à la mise à mort du châtaignier planté en 1518 lors de la sécession de la paroisse de Frasco — un arbre de 3 mètres de diamètre, le plus gros et le plus vieil arbre de Suisse, selon le doyen du village qui n'a sans doute jamais entendu parler du mélèze de Obergesteln ou du fameux if du jura. L'arbre trapu et droit, bien installé au milieu d'un pré, n'a aucun besoin d'une entaille d'abattage pour restreindre la direction de la chute : mais, comme lui dit son père, non seulement il faut faire une entaille, mais elle doit être très grande pour que l'arbre ne reste pas debout quand la tronçonneuse aura fait tout le tour. Réveillées par le bruit ou par la vibration une armée de guêpes abandonne le campement installé dans le châtaigner et se lance sur les deux profanateurs, déléguant quatre guerrières à sacrifier leur vie pour donner une leçon au jeune qui, terrassé par la fièvre, passera deux jours dans la baraque.

Téléférique

Entre les deux jeunes hommes et le plus jeune de l'équipe, il y a vingt ans, ce qui pourrait créer une barrière infranchissable ou un rapport paternaliste si les deux jeunes hommes — Elio, d'un an son aîné, déjà bien installé dans ce travail qu'il n'abandonnera plus et lui dont la profession doit encore attendre huit ans avant que le travail l'enchaîne — n'étaient pas à mille milles des foudres de l'adolescence.

N'ayant pas de filles qui les attendent, le samedi ils décident de ne pas rentrer en Italie. Ils lavent, ils cuisinent, ils coupent du bois, ils arrachent des orties, il lit, Elio orne son bâton d'immortelles des neiges, ils s'emmerdent. Ils descendent au village écouter *Non ho l'età*. Le lundi matin, ils ont l'âge de faire fonctionner, à eux deux, le téléphérique qui requiert normalement cinq hommes. Quand les hommes arrivent, ils le regardent abasourdis, libérer les grumes qui viennent de tomber du cône dérailleur. « Vous êtes fous ! »

Ils n'étaient pas fous, si, cinquante ans après, ces vieux bûcherons parlent encore à leurs petits enfants de ces deux adolescents qui tout seuls « faisait marcher un téléphérique comme s'ils étaient cinq... autres temps ! autre jeunesse ! »